Vieux discours du pays d'Imerina [Un] [Rv]

Auteur(s) : Rabearivelo, Jean-Joseph

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

Citer cette page

Rabearivelo, Jean-Joseph , Vieux discours du pays d'Imerina [Un] [Rv], Novembre 1931.
Claire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 20/04/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/francophone/items/show/1659

Description & analyse

Éditeur(s) de la ficheXavier Jar Luce (13-07-2015)
RévisionSylvie Giraud (31-05-2017)

Informations générales

LangueFrançais
CoteRV.CSVD ; NUM ETU REV CS Vieux discours
Nature du documentRevue
État général du documentBon
Localisation du documentBibliothèque municipale de l'Alcazar, Marseille

Présentation

DateNovembre 1931
GenreRécit
Mentions légalesBibliothèque de l'Alcazar. Utilisation non commerciale libre et gratuite
Éditeur de la ficheClaire Riffard, équipe francophone, Institut des textes et manuscrits modernes (CNRS-ENS) ; projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/1659?context=pdf

nouvelle)

Information sur la revue

Titre de la publicationRevue "Cahiers du Sud"
Type de publicationRevue littéraire, artistique et théâtrale
Numéro de la publication n° 135
Directeur de la publicationJean Ballard / Comité de réd. […]
PériodicitéBimensuelle
Notice créée par Richard Walter Notice créée le 16/12/2014 Dernière modification le 01/09/2022

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/1659?context=pdf

Un vieux discours des pays d'Imerina

Le Hova est né orateur. Il ne laisse jamais passer une occasion sans prononcer un discours. Un discours pour lui, c'est le « Kabary ». Son «kabary», c'est à proprement parler, une « palabre », puisqu'il s'agit bien d'une conférence entre divers chefs: de famille, de régions, de clans, etc...

Le « kabary » des pays d'Imerina est l'une des branches les plus curieuses et les plus riches de la littérature hova.

Par son abondance et son allure, celui qu'on va lire ne laisse pas de rappeler quelque chant de Maldoror. C'est un discours d'ouverture pour une demande en mariage.

Plus que tout autre, et à l'appui de plusieurs variantes orales, le texte recueilli par le pasteur Randzavola m'a beaucoup servi.

Je n'ai qu'un regret en le publiant: plus d'une image y contenue échappera complètement au lecteur, pour être trop vernaculaire. Je ne pourrais tout de même pas entourer le discours de scolies !

J.-J. R.

Voici donc, ô mes seigneurs, puisque nous tous, issus de la même famille, sommes réunis ici ; que pas un de nous descend de madame l'Etrangère, et que, vivants nous sommes dans la même maison, et morts, dans le même tombeau. Ne perdons donc pas le temps à démontrer l'évidence de notre parenté : nous ferions comme cette folle qui demanda qui il était à l'homme de grande taille allongé devant son âtre à lui, lequel répondit : Moi-même, le maître de la maison. Le bord d'une marmite de terre fait une seule et même circonférence ; l'eau qui sommeille n'a pas d'aspérités.

Nous ne sommes pas des étrangers entre nous pour

échanger congratulations et discours ; les uns sont ici les proches parents des autres, et tous sont venus pour deviser et méditer. Aussi bien, ce que je vais dire et cadencer a beau s'appeler *kabary*, il ne s'agira jamais aujourd'hui d'un *kabary* celant de fines embûches, mais d'un conseil intime tenu pour entretenir l'union.

Ce qui ne m'empêche pas de rappeler que les bêtes ne marchent jamais sans leur tête et que tout fleuve a sa source ; pareillement, toute causerie doit être amorcée.

Ai-je toujours l'air d'une petite anguille frétillante qui n'attend pas le moment ? d'une pirogue légère qui avance sans rames ? d'une petite nébuleuse qui devance une grande constellation ? de la frêle canne qui trotte devant le roi entre ses doigts ? — Mais nous savons tous que les mots ne s'ordonnent jamais si l'on parle tous à la fois ; que ce qu'on va exposer a été préalablement décidé et que le fardeau est déjà bien ficelé — eh oui ! ce que vous allez entendre, vous le savez tous déjà. Il m'a été simplement confié, et cela m'enhardit; si je vous l'ai pris par force, il vous aurait enhardi, vous, de votre côté.

Mon rôle consistera simplement à dissiper la rosée. C'est à vous autres qui marcherez sur les sentes ainsi assainies, qu'il appartiendra de rattacher les deux bouts de la soie qui se seront cassés, et d'ajouter à ce qui aura été trop mince.

Pourtant, en dépit de la confiance accordée, si je n'étais pas comme le chiendent qui pousse au milieu des ruines et que je ne fusse pas, malgré moi, le remplaçant du père, je dirais que je ne suis pas digne d'amorcer cette causerie entre nous : mes épaules n'ont jamais supporté qu'une bêche ; ma tête, qu'un panier. Si donc, il s'agit de déplacer une grosse motte d'herbe, c'est à moi qu'on doit s'adresser ; s'il faut porter un lourd fardeau, c'est moi qu'il faut prendre — je m'y connais. S'il s'agit, au contraire, d'ordonner des mots et d'exposer une idée, mais quoi ! les aînés aussi âgés que des pères sont ici, et voici aussi les cadets qui réussiront et aboutiront, les pierres élevées par la terre.. Parler devant ceux-ci et ceux-là, ne serait-ce pas porter une robe volée devant sa propriétaire ? On serait embarrassé! Ne serait-ce pas aussi faire ce à quoi on n'est pas habitué ? On ne saurait utiliser que sa main gauche !

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/1659?context=pdf

échanger congratulations et discours ; les uns sont ici les proches parents des autres, et tous sont venus pour deviser et méditer. Aussi bien, ce que je vais dire et cadencer a beau s'appeler *kabary*, il ne s'agira jamais aujourd'hui d'un *kabary* celant de fines embûches, mais d'un conseil intime tenu pour entretenir l'union.

Ce qui ne m'empêche pas de rappeler que les bêtes ne marchent jamais sans leur tête et que tout fleuve a sa source ; pareillement, toute causerie doit être amorcée.

Ai-je toujours l'air d'une petite anguille frétillante qui n'attend pas le moment ? d'une pirogue légère qui avance sans rames ? d'une petite nébuleuse qui devance une grande constellation ? de la frêle canne qui trotte devant le roi entre ses doigts ? — Mais nous savons tous que les mots ne s'ordonnent jamais si l'on parle tous à la fois ; que ce qu'on va exposer a été préalablement décidé et que le fardeau est déjà bien ficelé — eh oui ! ce que vous allez entendre, vous le savez tous déjà. Il m'a été simplement confié, et cela m'enhardit; si je vous l'ai pris par force, il vous aurait enhardi, vous, de votre côté.

Mon rôle consistera simplement à dissiper la rosée. C'est à vous autres qui marcherez sur les sentes ainsi assainies, qu'il appartiendra de rattacher les deux bouts de la soie qui se seront cassés, et d'ajouter à ce qui aura été trop mince.

Pourtant, en dépit de la confiance accordée, si je n'étais pas comme le chiendent qui pousse au milieu des ruines et que je ne fusse pas, malgré moi, le remplaçant du père, je dirais que je ne suis pas digne d'amorcer cette causerie entre nous : mes épaules n'ont jamais supporté qu'une bêche ; ma tête, qu'un panier. Si donc, il s'agit de déplacer une grosse motte d'herbe, c'est à moi qu'on doit s'adresser ; s'il faut porter un lourd fardeau, c'est moi qu'il faut prendre — je m'y connais. S'il s'agit, au contraire, d'ordonner des mots et d'exposer une idée, mais quoi ! les aînés aussi âgés que des pères sont ici, et voici aussi les cadets qui réussiront et aboutiront, les pierres élevées par la terre.. Parler devant ceux-ci et ceux-là, ne serait-ce pas porter une robe volée devant sa propriétaire ? On serait embarrassé! Ne serait-ce pas aussi faire ce à quoi on n'est pas habitué ? On ne saurait utiliser que sa main gauche !

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/1659?context=pdf

rents n'atteignent pas, une colline que n'entourent pas les brouillards, la paume qui commande aux doigts, le faîtage où se retrouvent les chevrons, le soleil et la lune qui dissipent les ténèbres de la terre, le nénuphar qui pare l'étang, le ficus touffu qui garde le champ, l'arbre qui a des fruits d'or et de corail. Qu'elle vive, qu'elle soit sacrée et demeure à jamais le toit de la terre ! Qu'elle atteigne à la vieillesse, sans passer par des maladies, pour être l'orgueil du peuple ! Qu'elle trouve de bonnes idées pour le bonheur de tous ! Que ceux à qui elle accorde sa confiance ne lui fassent jamais avaler des mouches, et que jamais les médisances de ses ennemis ne l'entachent !

Nous en sommes aux révérences et aux salutations. Les unes comme les autres sont aussi offertes aux princes à qui elles sont dues ; également aux frères et aux sœurs de ceux-ci.

Tous les hommes parés de fleurs d'herbes : eux qui forment la constellation qui précède le jour et qu'épouse, le soleil, le baudrier d'Orion qu'épouse la lune, la digue qui nivelle l'eau, contient ce qui est impétueux et berce ce qui est calme ; ce sont les doigts près de la bouche, les grains de riz qui connaissent le cœur de la marmite, les pieds auxquels on commande, les mains qui reçoivent, les yeux qui regardent. Ce sont des hommes qu'on a soignés, des garçons qu'on a élevés, les princes-qui-me-remplacent-là-bas : qui accomplissent devant et parfont derrière, à la fois serrure et trappe.

Tant que le regard de ceux-là n'abandonne pas, les femmes et les enfants peuvent dormir ; tant que les souhaits et les vœux les entourent, le monde est heureux. Que tous, ils soient à la hauteur de leur tâche Que les fleurs d'herbes qui les couronnent croissent et s'élèvent jusqu'à la dernière limite de leur nom.

Et l'armée : elle forme les cornes qui défendent le cou, la sagaie tranchante et le bouclier épais qui défendent nos femmes et nos enfants ; le lien mouillé qui entoure le royaume, serrure fidèle jour et nuit. Qu'elle ne soit pas atteinte par ce qui est entre les mains d'un autre, et ne se blesse pas avec ce qu'elle tient elle-même. Que fusils et sagaies se cachent devant elle ; qu'elle puisse garder ce qui est conquis et ne disperse pas ce qui est réuni.

Puis tout ce qui vit sous le ciel, bêche à longue lame pour fertiliser la terre, forêt qu'on explore, rocher sur

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/1659?context=pdf

Je me disculperai donc ! J'éparpillerai les gerbes du blâme et secouerai le reproche à racine inconnue. La poule elle-même, quand elle veut pondre éparpille les touffes d'herbes, et le coq, avant de chanter, secoue ses ailes. J'éparpillerai donc, blâme et reproche. C'est que le blâme est comme un grain de poussière emporté par le vent : il est si petit mais peut vous blesser quand même un œil ; comme la brise près d'une chute d'eau: elle vous mouille sans que vous vous en aperceviez ; comme le vent qui souffle dans un vallon : vous ne le percevez que lorsque vous en êtes soulevé. Et le reproche n'est pas devant vous pour que vous lui demandiez passage ; il n'est pas à la porte pour qu'on l'invite à entrer : vous en êtes étourdi quand il s'est déjà accroché à votre peau.

Ce quelque chose qu'on appelle reproche est léger aux lèvres, mais comme il est lourd aux épaules ! Jamais, jamais les ancêtres n'ont pu supporter le poids du blâme, du reproche, de sa coulpe ; et moi, descendant des ancêtres, petit-fils des bien vieux, je ne puis supporter ce que n'ont pu supporter ceux d'avant !

Apportez-moi donc une bêche à longue lame pour enlever tout blâme qui voudrait pousser sur nos sentes; donnez-moi un bouclier solide pour parer à ce qui viendrait du ciel ; mettez sur ma tête un grand chapeau bien tressé pour m'abriter de ce qui pourrait venir d'en haut ! Et vous tous, aidez-moi à repousser tout reproche et toute coulpe dans le fleuve : qu'ils se perdent à la dernière chute d'eau et s'enfuient vers les terres inhabitées. C'est ce reproche seul qui lie la langue, garrotte la bouche et met du désordre dans les mots !

La disculpation faite, les sentes deviendront des routes et parler ne sera que délices !

Pourtant je ne viendrai pas encore immédiatement au fait : j'ai bien peur d'être brisé en pleine jeunesse et d'avoir des pousses de riz naines ou une postérité chétive. C'est que la terre appartient à quelqu'un ; alors, bien que nous soyons venus nous consulter, ici, sous notre propre toit, les révérences ne sont pas à cacher dans un coin de drap, ni à dissimuler dans un repli des costume — on doit les offrir à qui elles échoient.

Mais les révérences sont comme le soleil, et elles n'embrassent en premier lieu que les hauteurs : j'ai salué la Reine. Elle qui est une montagne où les tor-

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/1659?context=pdf

lequel on marche, sabot qui soutient, *lamba* (1) dont on s'entoure : les épaules quand on est heureux, les reins quand on est irrité, tout le corps quand on a froid. Pas de distinction pour ce monde. Ce sont les plants de riz qu'on met en bottes, les cheveux qu'on divise en mèches, les bananes qui se répartissent en régimes.

Long préambule pour chercher ce qui est droit et ce qu'on doit faire ! Nous voici au fait :

« Nous, de la branche X et Z, venons chez vous qui descendez de X et de Z. Nous ne venons pas avec insolence, ni avec l'idée de forcer le nœud ; nous venons sur le lacis de l'amitié pour séparer les fruits des feuilles, pour lever la tête vers le faîtage, pour frapper à la porte, pour demander une postérité.

« Nous ne venons pas ici en liane enlaçant un arbre inconnu ; nous venons ici parce que nous savons que vous êtes nos parents.

« Nous demandons donc une fille à élever et qui veillera sur nous à son tour ; une fille au foyer de qui nous dormirons et chez qui nous vieillirons. Nous demandons X pour la maison de Z.

« Vous êtes là, source première, dos qui a porté, ventre qui a ébergé.

« Vous aussi, ô notables qui êtes notre honneur et notre orgueil. Je ne saurais vous passer sous silence, et notre demande sera comme du riz tiré de la marmite quand on campe en plein air ; elle aura ainsi la bénédiction de toute la famille, et blâme ni reproche ne nous atteindra.

« Nous ne demandons ni vos bœufs en parcage au désert : une maladie pourrait les exterminer ; ni vos grandes et belles maisons : une calamité pourrait les raser ; ni les piastres qui s'entassent dans vos malles : des brigands pourraient les piller. Nous demandons une postérité pour faire toujours revivre nos yeux et pour que notre nom ne soit jamais perdu sur le sol des ancêtres.

« Voilà, ô mes seigneurs, pourquoi nous sommes venus. Daignez donc nous ouvrir. »

Recueilli et traduit par

J.-J. RABEARIVELO.

---

(1) Echarpe nationale.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/francophone/items/show/1659?context=pdf